

chose rare depuis nos malheurs, mais cette fois-ci il paraissait y avoir quelque chose de pis qu'à l'ordinaire.

J'entendais distinctement débrayants sanglots, presque des hurlements : je restai comme pétrifiée sur ma chaise : il me semblait que si j'allais au dehors, quelque horrible spectacle dût se présenter à mes regards. Cependant, pensai-je enfin, qui sait si l'on n'a pas besoin de moi, qui sait si Jacques... Jacques était bien loin pourtant, je ne l'ignorais pas, mais est-ce que la terreur raisonne ? Je gagnai ma porte en chancelant, je l'ouvris et que vis-je ?.. Pierre Lirchu, les yeux bandés, les mains garrottées, tenu en joue par deux soldats prussiens et poussant les sanglots dont je vous ai parlé. Emue de compassion, je me précipitai en avant, mes mains suppliantes levées vers les soldats : — Arrêtez, grâce, grâce, m'écriai-je en allemand, ce n'est qu'un enfant, que vous a-t-il fait ?

Ils ne semblaient pas d'abord m'entendre, mais mes supplications redoublant, ils relevèrent leurs fusils.

Oh ! continuai-je, comment pouvez-vous vous en prendre à un enfant ? Vous n'avez donc pas de mère, vous n'avez donc pas de père ? Qu'a-t-il pu faire qui mérite la mort ?

— Ce qu'il a fait ! le mauvais drôle, vociféra celui qui paraissait être le plus courroucé, il nous a volés.

— C'est de bonne guerre, nous sommes en guerre, gémit Pierre Lirchu.

— Tais-toi, misérable, si tu n'es pas mort tu le dois à cette brave femme, sans elle... et il désigna son fusil du regard, mais ce ne sera pas long.

— Grâce, grâce, criai-je, cria Pierre Lirchu, crièrent les quelques habitants du village ameutés par le bruit.

— Grâce, c'est facile à dire, reprit le farouche soldat ; à la rigueur, vu son âge, on pourrait lui faire grâce, **mais il faut qu'il paie rançon.**